

Jack Lang «La France était sa patrie, mais le livre était sa vie»

L'ancien ministre de la Culture a contribué à la naturalisation de l'écrivain en 1981, peu après l'élection de François Mitterrand.

«**P**arler de ma relation avec Milan Kundera, c'est parler de la relation des gens de ma génération avec ce qu'on appelait à l'époque la Tchécoslovaquie, avec les artistes, les créateurs de ce pays qui a connu des phases libérales et d'autres plus

répressives. Au moment de l'arrivée de François Mitterrand aux responsabilités et de ma nomination au ministère de la Culture en mai 1981, j'avais invité un nombre important de personnalités pour annoncer notre engagement sur le prix du livre et j'avais voulu faire coïncider cela avec une annonce à double versant : la naturalisation de Milan Kundera et celle de Julio Cortázar. Tous les deux souhaitaient devenir français mais, pour des raisons de politique internationale, leurs demandes s'étaient enlisées. Or, avec l'accord de Mitterrand, j'ai pu obtenir en quelques jours ce qui

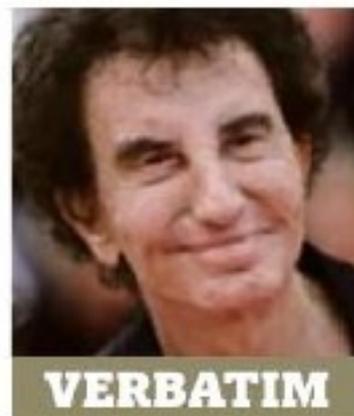
traînait depuis des mois ou des années – Kundera et Cortázar ne se connaissaient pas et ils ont fini par devenir amis au-delà de la politique. Cette annonce était importante pour nous qui voulions que la France soit la patrie de tous les artistes qui espéraient trouver une maison d'accueil.

«Ce qui est extraordinaire dans le cas de Kundera, c'est qu'il a approfondi sa connaissance de la culture

et de la langue jusqu'à écrire par la suite beaucoup de ses livres en français.

La France est devenue son toit. Il y a aussi à dire le lien merveilleux, touchant, beau, fort, entre Vera, sa femme, et lui. Souvent, on se retrouvait avec eux, pour dîner ou déjeuner chez François Mitterrand, ou au théâtre et à l'opéra – il aimait beaucoup la musique. Je leur rendais vi-

site à différents moments et Vera était toujours là, présente, aimante, lui apportant par sa présence



VERBATIM

l'affection, la tendresse, les soins. Je retiens le concernant son regard éveillé. Ses yeux perçants. Sa voix douce et ferme. Son accent délicieux. Il était attentif, modeste, curieux de tout. C'était un prince, d'une grande élégance, morale et physique. Les dernières fois où j'ai pu le voir, il touchait et feuilletait des livres, trouvant du réconfort à caresser les pages. La France était sa patrie, mais le livre était sa vie. C'était un romancier absolu.

«Ce qu'on oublie parfois, c'est que c'était aussi un homme de théâtre. Je me souviens de *Jacques et son maître*, son hommage à Diderot créé au théâtre des Mathurins en 1981, l'année de sa naturalisation. Cette pièce montrait à la fois le dramaturge qu'il était, mais aussi sa connaissance de l'art français et de la philosophie française.»

Recueilli par
THOMAS STÉLANDRE